

Urgences

Discussions

L'esprit des lieux

Numéro 17-18, octobre 1987

URI : id.erudit.org/iderudit/025428ar

DOI : [10.7202/025428ar](https://doi.org/10.7202/025428ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN 0226-9554 (imprimé)
1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1987). Discussions. *Urgences*, (17-18), 140–146.
doi:[10.7202/025428ar](https://doi.org/10.7202/025428ar)

Tous droits réservés © Regroupement des auteurs de
l'Est du Québec, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services
d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous
pouvez consulter en ligne. [[https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-
dutilisation/](https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/)]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université
de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour
mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

DISCUSSIONS:

Communications de:
Paul-André Bourque
Paul Faucher
Helen Escobedo
Christian Morrissonneau

Robert Richard (à Paul-André Bourque):

Dans le sillon de la très belle communication de Paul-André Bourque, j'aimerais ajouter un commentaire au sujet des cartes postales. On pourrait parler des cartes postales en termes d'objets partiels, comme on les entend en psychanalyse: ces morceaux de corps sont détachables du corps, un peu d'ailleurs comme l'est présentement ma voix. Elle est maintenant enregistrée sur cassette et quelqu'un l'emportera chez lui ou chez elle après la séance; ma voix devient donc un objet partiel transportable. Ainsi, la carte postale me semble être un objet partiel géographique, un bout de terre, c'est-à-dire un peu de boue et de roche; elle est, en fin de compte, une merde pour parler d'un autre objet partiel, mais celui-ci rendu lisse, sublimé. Donc on envoie parfois des merdes sublimées à des gens: ce sont des objets partiels, comme on dit en psychanalyse (d'ailleurs, Lacan parle de l'objet petit «a»). Ces objets ne sont pas des objets de désir, au sens où la carte postale n'est pas un objet de désir, elle n'est pas ce qu'on désire mais elle est l'objet «cause de désir». Ainsi, lorsqu'on envoie une carte postale à un ami, on lui envoie un objet «cause de désir»...

Petite conclusion. Les femmes sont très habiles à faire ça; lorsqu'une jolie femme dévoile un objet partiel en public, par exemple son sein, elle nous envoie une carte postale sur le dos de laquelle est écrit quelque chose comme «wish you were here»! (rires et applaudissements)

Jacques Pelletier (à Christian Morrissonneau):

Christian Morrissonneau, j'aimerais que vous reveniez un peu sur la dernière partie de votre intervention. Vous avez parlé de contradictions et j'ai eu l'impression d'un glissement dans vos propos concernant les phénomènes de pollution et de détérioration de la nature. Vous avez condamné un certain type de discours moralisant à ce sujet. J'aimerais que vous parliez du fond de la question car elle est réelle. Il importe avant tout de savoir si le processus de détérioration continue ou pas et comment on peut l'arrêter, y compris, à la limite, par du discours moralisant?

Christian Morrissonneau:

Votre question me permet de poursuivre en regard de ce qui a été dit hier. Quelqu'un demandait: «Mais qu'est ce qu'on peut faire si les politiciens ne savent pas comment agir, s'ils ont l'air aveuglé, s'ils nient ce qui se passe, voire s'ils ne veulent pas le savoir?» La situation relève du politique et nous concerne tous. Je parle du discours. Bien sûr, le discours moralisateur fatigue: mais quand les barbares sont aux portes, on n'en est plus à discourir sur le discours. Il ne faut pas être byzantin à ce moment-là. Par ailleurs, il s'agit

moins de savoir si nos élus vont réaliser ou pas le projet de la Baie James que de savoir qu'on peut tous intervenir, parce qu'on est tous des citoyens, donc tous impliqués dans le politique. Pour cette raison, je me suis impliqué régionalement. Car je crois à l'implication individuelle et je suis conscient de l'importance de l'implication communautaire. Parce que j'ai la nostalgie profonde des communautés perdues, je peux agir. En même temps, je crois que la nature n'existe plus, que le peuple n'existe plus, que les communautés sont perdues; cependant la nostalgie n'est pas toujours inhibitrice, elle peut être dynamique. Je crois encore à la communauté. C'est pourquoi, à l'occasion, j'interviens plus ou moins radicalement. Que le discours soit moralisateur ou pas, on peut intervenir. Il ne s'agit pas alors de discuter des éthérés sexuels. Voilà ce que je voulais dire. Merci de me l'avoir fait dire.

Irène Durand (à Christian Morrissonneau):

Je voudrais poursuivre sur le même sujet. Vous avez parlé du mythe, du fantasme de la mère, de la vierge, de la putain, en regard de la nordicité; vos propos vont dans le sens de ce qui avait été dit dans **Les fées ont soif**, jadis. La question qui m'intéresse: Où est la femme? où est la femme pour le Québécois? Son fantasme serait la mère, la vierge ou la putain? Reconnaitra-t-il un jour une amante ou une vraie femme? Où placez-vous cette femme dans votre mythe de la nordicité?

(Un auditeur: Il vient de perdre le nord... (rires))

Christian Morrissonneau:

Ne me faites pas perdre le nord... Ici, je risque de répondre au «je». Je ne voudrais pas trop parler au «je», parce que d'autres s'en sont bien chargé...

Qu'est-ce qu'on fait avec «la» femme? Je ne la retrouve pas dans l'imagerie véhiculée par la littérature et dans la vie quotidienne. Certes, je n'ai pas fait une analyse structurale de tous les discours sur le nord, mais j'ai suffisamment lu d'écrits nordiques pour ne pas «la» retrouver (je suis en train de noyer le poisson dans l'eau). Individuellement, en dehors de l'académisme obligé, les relations hommes-femmes me passionnent. Et je vous le dis de vous à moi! (rires)

Y-a-t-il un psychanalyste dans la salle? (rires) La terre promise... la chambre promise... Ma chambre donne au nord, je vous le dis en passant...

Pierre Thibodeau (à Paul Faucher):

Vous avez considéré que le paysage vidéographique a tendance à développer des habitudes perceptives autour de la bidimensionnalité; on rentre dans un espace de plus en plus en «à plat», «bidimensionnel». Comment les architectes, actuellement, concilient-ils l'architecture «vidéo» avec l'architecture «architecture»?

Paul Faucher:

Je me sens bidimensionnel... Je ne suis pas sûr d'avoir la profondeur requise pour répondre à une question si importante. En venant de Montréal à Rimouski, je me suis rendu compte que, de tout ce paysage qui se déroulait,

je n'avais rien vu. Je m'en suis fait la remarque probablement de façon plus intuitive que réfléchie. Je serais bien en peine d'aller beaucoup plus loin. J'ai trouvé une certaine structuration par les commentaires d'autres conférenciers sur une caverne plus ancienne; à partir de toute une aventure philosophique basée autour de ce thème, je me suis retrouvé non pas dans une caverne mais dans une sorte de tuyau sans autre dimension qu'un point de départ et un point d'arrivée.

Dans l'univers actuel, on est continuellement confronté à un nombre incroyable de données qu'on est difficilement capable de colliger et de rendre cohérentes. L'intérêt qu'on donne au monde qu'on ne perçoit pas et au monde qu'on perçoit a un caractère très plat. Je ne réponds probablement pas à la question posée mais...

Pierre Thibodeau:

Nous sommes confrontés actuellement à des productions artistiques de plus en plus éphémères. On sait que l'architecture de la vidéo est une architecture qui fonde le temps, c'est une architecture de la durée; en fait, avec elle, l'espace devient durée. Paul Virilio a très bien théorisé là-dessus dans **L'Esthétique de la disparition**. On se rend compte que l'espace disparaît au moment même où il apparaît; c'est le rapport apparition-disparition, l'évanescence du lieu, la mouvance du lieu...

Ma question porte un aspect plus informatif: je constate que de plus en plus les artistes font de l'art éphémère - Madame Escobedo travaille en ce sens -, et que de nombreux artistes contemporains travaillent actuellement sur des lieux qui ont tendance à s'énoncer avec leurs conditions mêmes de disparition. Y-a-t-il des architectes, dans l'histoire de l'architecture actuelle, qui s'intéressent à produire de l'architecture avec l'effet «vidéo»?

Paul Faucher:

C'est une question d'époque. Si un historien de l'architecture pouvait me venir en aide?... J'espère qu'il pourrait répondre que, dans une période de transition, il y a nécessairement une interrogation qui amène à considérer, hors des critères de stabilité qui sont ceux des périodes de construction, toutes sortes de moyens pour échapper à la règle. Le monde actuel est une espèce de traitement provisoire de choses plus permanentes. J'ai l'impression que c'est assez particulier à cette époque-ci. Y-a-t-il un historien dans la salle? (rires)

Raymond Montpetit:

Je ne sais pas si j'apporterai vraiment une aide. En regard de cette question, je pense qu'il faut considérer tout le rapport entre l'architecture et le «design». Nous avons l'habitude de certains espaces qui changent tous les trois ou quatre ans, comme les entrées et les vitrines de magasins. En marchant sur la rue Sainte-Catherine, depuis quarante ans que j'habite Montréal, je suis toujours étonné de voir comment l'édifice reste là, mais aussi comment, tous les trois ou quatre ans, la mode le transforme en imposant soit le marbre lisse ou le chrome ou, comme maintenant, les plafonds noirs, le style parachute minimaliste voire le ciment. On retrouve actuellement,

dans les boutiques, le brutalisme que l'on voyait en architecture il y a vingt ans. Parfois, au contraire, la boutique opte pour l'«historique»; on choisit alors des imitations de marbre ou de bois sculpté, selon l'image que la boutique veut véhiculer. On a souvent voulu concevoir des espaces avec une certaine vacance et une certaine flexibilité de telle sorte que le «designer», selon le «feeling» ou le «trend» du moment, puisse faire un choix néo-gothique ou, au contraire, un choix minimaliste. On construit désormais les buildings dans cette perspective.

Lors de votre intervention à propos du Siège social de «Loto-Québec», vous avez parlé de deux gâchis. Pour ma part, j'ai vu une tentative que se donnait ce building pour se constituer un décor et une âme, même après qu'il eut gagné le prix citron de l'architecture, je crois...

Paul Faucher:

On a beaucoup de courage...

Raymond Montpetit:

Nous en sommes au point où on veut toujours sauver l'image qu'une corporation veut donner de soi et qui dit: «faites des buildings neutres et on les réhabillera, on les redécorera comme on le fait pour les vitrines de magasins, tous les trois ou quatre ans...» Il s'agit peut-être d'une piste en regard de ce «merchandising»... L'édifice doit se vendre, se louer; ainsi, on se rend compte, avec l'exemple de l'espace à bureau qui est à louer en ce moment à Montréal (cet espace est actuellement en «sur-offre»), que les gens ont tendance à quitter les édifices plus vieux pour aller tout de suite vers les édifices les plus contemporains.

Autre exemple: l'actuel réhabillage de la Place Ville-Marie, à Montréal, me désole. Les mêmes Montréalais qui vont au Chrysler Building, à New York, et qui admirent le fait que le building n'a pas refait ses ascenseurs, ses parquets, ses portes, son éclairage...

Paul Faucher: Le «Sun Life» ne l'a pas fait non plus...

Raymond Montpetit:

... ne veulent plus de la Place Ville-Marie. Elle était pourtant typiquement 1962. Les gens veulent maintenant du 1987, du 1988... Je pense qu'on aurait aimé, dans quarante ans, la cohérence de cette première modernité du début des années 60 qu'on retrouvait à la Place Ville-Marie. Pourtant nous sommes en ce moment à la réhabiller... (applaudissements) C'est du maquillage...

Paul Faucher:

Je suis tout à fait d'accord...

Raymond Montpetit:

Monsieur Bureau nous disait que l'esprit du temps, au Québec, a tendance à dominer sur l'esprit du lieu: de la même manière, le temps s'est ré-emparé de la Place Ville-Marie et on a actuellement une Place Ville-Marie

faussement 1987; nous sommes à la veille de l'inaugurer! Certes, il y a une question de maquillage du lieu à travers le temps.

Une dernière remarque sur la nordicité et sur l'espace qui est notre ami et que monsieur Morrissonneau évoquait. N'y-a-t-il pas une idée de fuite dans notre amour de l'espace? Il nous permet de nous en aller ailleurs, là où il n'y a personne; cette attitude rejoindrait les réflexions que nous faisons sur l'espace et sur l'individualité. Si l'enfer c'est les autres et le nord c'est personne, donc le nord c'est le paradis... Et je mettrais ici quelques oeuvres du groupe des Sept, derrière... (rires)

Christian Morrissonneau:

Les historiens de l'art appellent toujours les diapositives à l'aide!... Pour notre part, nous devons produire des évocations juste avec le verbe. Certes, dans la notion de «désir du nord» on trouve la tentation de la fuite ou du repli sur soi, et, en même temps, la tentation de s'aggrandir. Ce mouvement nordique, où la parole porte la contradiction, est toujours équivoque; il appelle le repli et l'expansion, la fuite mais aussi le «faire face». Le colon, c'est-à-dire le personnage qui ouvre le pays du nord, vit cette contradiction; il est à la fois entrepreneur, individualiste, communautaire et nomade. Tant qu'on aura pas assumé cette situation, qu'on aura travesti le colon en paysan ou dit habitant, on n'aura rien compris à la logique de la colonisation au Québec.

Brigitte Thibault (à Christian Morrissonneau):

Si on parle d'une terre-mère-prostituée, peut-on parler d'une terre-père-gigolo? (rires) Je ne connais pas cette terre-là; les hommes m'intéressent peu... (rires) Je ne choisis pas les images; il y a des milliers d'années, des gens (je fais exprès pour ne pas dire des hommes...) ont trouvé ou imaginé ou senti que la terre pouvait être mère.. A partir de là, toutes les dérives ont été possibles.

Jacques Pelletier (à Christian Morrissonneau):

Ma question appellerait sans doute une réponse très longue. Il me semble cependant important de la poser, en particulier pour nos amis de l'extérieur qui sont présents ici. Que pensez-vous de la thèse du métissage proposée par votre collègue et ami, Jean Morrisset? Elle consiste, selon lui, à affirmer que le peuple québécois (quoiqu'il ait plutôt tendance à parler de peuple canadien, c'est une question complexe...) serait constitué à tout le moins de Métis, sinon d'Indiens; sur cette base repose toute une conception politique. Je ne rejoins pas directement le thème que vous venez d'aborder mais la question me semble intéressante surtout pour les gens de l'extérieur.

Christian Morrissonneau:

La thèse de mon collègue et ami - notez que je ne partage pas entièrement ses idées - est plus évocatrice que fondée sur des faits. Elle est esthétiquement belle et stimulante pour l'esprit. D'ailleurs, la production d'idées ne vise-t-elle pas à stimuler les idées des autres?

Cette thèse vise donc à montrer que les «Anglos» (je le cite, il ne dit pas lui-même les «Anglais» mais les «Anglos»...) ont usurpé l'identité, parce que,

en effet, les Canadiens étaient les descendants de Français qui, de temps en temps, se métissaient. Je voudrais rendre justice à ce dit métissage. Les Indiens sont beaucoup plus métissés que les Blancs, et pour cause: qui se rendait auprès des Indiens, sinon les hommes? On connaît peu de cas où un indien, venu le long du fleuve, marie une Blanche.

Cependant des Blancs, qui ont couru tout le continent avec une épouse dans chaque village comme les marins ont une femme dans chaque port, ont contribué au métissage. J'en ai déjà parlé à un démographe, Hubert Charbonneau. Je m'appuie sur des faits pour qu'on ne croit pas qu'il s'agit d'un parti pris de ma part. Il me semble qu'on exagère trop le métissage réel. De toutes façons, tous les peuples sont métis. Montrez-moi une race pure et alors nous commencerons à parler. Qui n'est pas métis? Toutes les cultures sont faites d'emprunts; il en est de même des individus. Hubert Charbonneau m'a donc confirmé, d'après tous les registres qu'il a relevés, qu'on trouve beaucoup plus de métissage chez les Indiens, comme cela va de soi, que chez les Blancs - même si presque tout le monde, maintenant, se trouve une tache mongolique dans le dos. En outre culturellement, en regard du métissage, il faudrait parler - mais non pas à la manière de Morrisset - de tous les autres apports, écossais et irlandais, par exemple. Les Irlandais ont sûrement beaucoup plus métissé lesdits Canadiens qu'ils ne l'ont fait pour les Indiens; on a des noms qui le démontrent, Johnson et Ryan entre autres, juste pour citer ceux-là rapidement (**rires**). Eux, ce sont des métis, mais Morrisset n'en parle pas. Je crains qu'il parle d'une Amérique qui n'a jamais existé mais qui est une belle construction de l'esprit, un mythe justement. Et pourquoi pas si ce mythe est nourrissant et s'il dynamise les producteurs d'idées? Cependant il ne faut rien exagérer. Morrisset a le grand tort d'oublier l'héritage français; mais ceci est une autre histoire. En bref, je ne partage pas entièrement ses idées.

Lise Labrie:

Une simple remarque: je ne comprends pas que lorsqu'on parle du nord, on dise encore qu'il n'y a personne au nord; pourtant, il a toujours eu quelqu'un au nord...

Christian Morrissonneau:

La dernière observation de Monsieur Montpetit vous a sans doute fait sursauter?

Lise Labrie:

On dit fréquemment: les terres inhabitées du nord... Parce que les habitants qui habitent le nord, on ne les considère pas encore comme des habitants...

Christian Morrissonneau:

Je pense que les gens le savent... Par exemple, un avion tomberait juste au nord de Saint-Michel-des-Saints; quelqu'un, s'orientant sur le nord avec une boussole, pourrait traverser la «track» et faire un bon cinq ou six cent kilomètres sans trouver âme qui vive. Mêmes les Indiens qui rient de la Baie James. Le coeur de notre Québec, non pas celui des cartes routières mais le coeur qui est au dessus, entre la haute Mauricie et le détroit d'Hudson, est une

zone assez hostile, faite de terre, de plantes plus ou moins aquatiques et de quelques épinettes. On peut donc parler d'une terre relativement vide ou relativement habitée. C'est ce qu'on entend lorsqu'on dit qu'il n'y a personne; on ne trouve quand même pas beaucoup de gens dans ce dit nord-là.

Une auditrice:

Cependant, quand vous parlez du Grand Nord, vous le faites avec un sens de la propriété bien québécois, me semble-t-il, qui ne reconnaît pas que c'est notre chez-nous, la patrie de notre peuple qui n'est pas québécois du tout, qui n'est pas francophone, ni anglophone, ni rien, que c'est une autre culture, totalement. Je me souviens: quand le projet de la Baie James était en discussion à Montréal, en 1970, le comité francophone pour protester contre le projet était composé de deux Indiens Abénakis, d'un Mexicain et d'une Américaine...

Christian Morrissonneau:

Certes, les Indiens ont été oubliés; depuis le curé Labelle jusqu'aux ingénieurs. Une anecdote va confirmer vos propos. Elle tient peut-être maintenant de la légende, mais elle en dit long. Quand les ingénieurs de l'Hydro-Québec ont présenté les plans, à la fin des années soixante, on savait depuis longtemps que des barrages plus ou moins grands devaient être édifiés dans le nord; ils ont donc affichés leurs plans dans une salle de l'Hydro-Québec. Alors, quelqu'un a dit timidement: «Mais il y a des Indiens qui habitent là...» Et un ingénieur aurait répondu: «Ah maudit, c'est vrai qu'il y a des Indiens qui habitent là...»

Le rapport québécois à l'Indien réside soit dans le bon voisinage, soit dans l'oubli. Dans le premier cas, on pourrait évoquer les coureurs de bois, des Blancs qui faisaient du trafic et qui souvent sont restés dans les villages indiens. (Beaucoup de nos Canadiens sont partis dans l'ouest et ne sont pas revenus, d'où un très fort pourcentage de Métis dans l'ouest). Dans le second cas, on pense: il n'y a pas d'Indiens. L'attitude américaine n'a pas été tout à fait la même. On n'a pas oublié les Indiens. Les puritains, entre autres, se sont dit: «les Indiens existent, on ne les missionnera même pas comme ont essayé de le faire les Québécois, mais on va les exterminer». Ce que les Quakers n'ont jamais réussi ou qu'ils ne se sont jamais décidés à faire. Ici, en même temps qu'on oubliait les Indiens, on a pu prendre conscience de cet oubli. Aux Etats-Unis, on a plutôt connu le fantasme ou le désir profond de les faire disparaître. Vous savez que la politique officielle de Colbert et de Louis XIV visait à l'intégration des Indiens à la société française; lorsqu'une Indienne se mariait avec un Français, elle recevait une somme d'argent pour la partir en société et on la disait, *ipso facto*, française. Ce comportement était assez novateur pour le temps; il n'existait pas aux Etats-Unis. C'est donc vrai que les Indiens ont été à tout le moins oubliés, Inuits compris.

Pierre Bruneau:

Je me permets, en votre nom, de remercier les participants pour leur excellente communication et, en leur nom, de vous remercier d'être venus si nombreux et d'avoir été si attentifs. Je précise que vous trouverez le salon des étudiants juste «au nord» de la cafétéria!